

A Good Man

Après Les héritiers (2012), Le ciel attendra (2016) et La fête des mères (2018), Marie-Castille Mention-Schaar aborde la transparentalité dans son sixième film, qu'elle a une nouvelle fois réalisé et co-écrit. Elle y retrouve son actrice fétiche Noémie Merlant, qui interprète Benjamin, le protagoniste, et présente Jonas Ben Ahmed dans son premier rôle au cinéma.

Sur une île bretonne au relief toujours mis en valeur, un couple très amoureux, formé par Aude (Soko) et Benjamin, a pris un nouveau départ. Tandis que Ben s'épanouit dans son travail d'infirmier, Aude a choisi de mettre un terme à sa carrière de danseuse pour le suivre, décision qui lui pèse. Toutefois, leur équilibre va être bouleversé par leur désir conjoint d'enfant, alors même que Aude ne peut en avoir. Benjamin va alors prendre la décision de le porter lui-même, soutenu par sa compagne et malgré l'incompréhension de sa famille.

Aussi, le récit va suivre la vie de ce couple en se concentrant sur Benjamin, tout en faisant émerger les tensions et les douleurs du quotidien. Les histoires comme les corps s'entremêlent alors sous des lumières chatoyantes ou disco, malheureusement mal travaillées et artificielles. Leur rythme est lent et laisse la place au couple pour exprimer ses sentiments. Les ressentis d'Aude, qui à son tour ne trouve pas sa place, ne sont jamais minimisés même lorsqu'elle décide de partir. Ses inquiétudes contrastent avec les peurs émergeant chez l'entourage face à la possibilité d'être jugé pour vouloir soutenir Ben plutôt que le haïr et de violents rejets s'ensuivent ; l'égoïsme de ces réactions est d'ailleurs renforcé quand Ben, même isolé, doit faire front (presque) seul face à la transphobie.

Dans ces décors familiers, Benjamin est tantôt regardé avec désir, camaraderie et en gros plan tantôt dévisagé quand il partage ses choix et son identité. Face à un miroir, lorsque son regard se pose sur son corps, c'est trop souvent pour illustrer sa dysphorie, son malaise d'être perçu comme une femme avant sa transition ou durant sa grossesse. Le malaise surgit aussi du décalage entre l'utopique bienveillance du personnel médical et la violence à laquelle se heurte Ben lorsqu'il est considéré également comme la mère et non le père de son enfant. Même avec un réalisme très recherché et proche du vécu des personnes concernées, cette souffrance seule aurait pu donner un film au ton pitoyable, construit sur la mise en avant des traumatismes du personnage, sans note d'espoir. Heureusement la réalisatrice s'éloigne avec justesse du voyeurisme même dans les flashbacks qui, malgré leur lourdeur et la mention du *deadname* de Ben, permettent de saisir les événements cruciaux dans la construction de cet homme, comme le jour où il se réapproprie son être et son prénom en rejouant sa rencontre avec Aude. Ainsi, durant des scènes intimistes avec son enfant, ses nouveaux papiers d'état civil, lors d'une embrassade ou d'un appel tant espéré avec sa mère, éclate enfin l'euphorie. Dans ces instants de joie suspendus où le récit a fait écho à ma propre expérience, je me suis laissé aller à l'émotion.

Seuls bémols, le jeu de Noémie Merlant n'est pas convaincant, le scénario est amputé de sa résolution essentielle qui se déroule hors du film et il m'est d'avis que certains personnages, Niel par exemple, auraient mérité plus d'approfondissement.

Mais la dimension du film a depuis un an dépassé le cadre d'objet imparfait pour prendre celle d'un déclencheur qui, suite au casting controversé de l'actrice principale, a permis d'amener le débat à la création d'un annuaire d'actrices trans et de rappeler l'importance de la représentation devant et derrière la caméra, mais aussi celle d'engager des personnes trans, encore aujourd'hui discriminées par le marché de l'emploi. Importance que les deux prix décernés dimanche soir n'ont fait que confirmer.

Eleo Billet